

## Oblomov et Bartleby

Robert Lévesque

Number 322, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89590ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lévesque, R. (2018). Oblomov et Bartleby. *Liberté*, (322), 74–76.

# Oblomov et Bartleby

ROBERT LÉVESQUE

Incapable de m’y soumettre, de me livrer à ce qu’il représente, j’ai néanmoins toujours adoré le mot *farniente*, ce composé du verbe *faire* et du substantif *rien* qui s’est glissé dans la langue française depuis l’Italie du dix-huitième siècle et pour un peu grâce aux pièces de Goldoni créées au théâtre San Luca de Venise en 1761 et 1762 qui mettaient en scène des bourgeois de Livourne allant passer un été de vacances tyrrhéniennes à ne *rien faire*, sinon à *se ruiner en frais de table, de tailleurs et de jeux*.

Goldoni, joyeux forçat des planches, galérien volontaire qui ramait presto d’une pièce à l’autre (pour la saison 1750-1751, il a réussi le pari d’en signer et d’en faire jouer seize!), écrit ces pièces de vacances, dites « la trilogie de la villégiature », pendant une convalescence forcée, passée à Modène, et, comme il l’écrira en français dans ses Mémoires d’octogénaire, « dans les intervalles de mes vapeurs à Milan ». Ces Mémoires sont des annales sincères et suaves (Aubier, 1992, un Tiepolo orne la couverture – un couple dansant un menuet dans un jardin vénitien) et il s’étonne du succès que connurent *Le Smanie della Villeggiatura*, *Aventure della Campagna* et *Il Ritorno della Campagna* car, pour lui, qui ne s’en cachait pas, se moquant des sigisbées de plage, il ne voyait pas grand intérêt dans « cette Comédie » sinon « dans les détails de la galanterie ». Il expliquait ainsi son truc dramaturgique : « la promenade fournit des rencontres de hasard, qu’on prend pour des rendez-vous »...

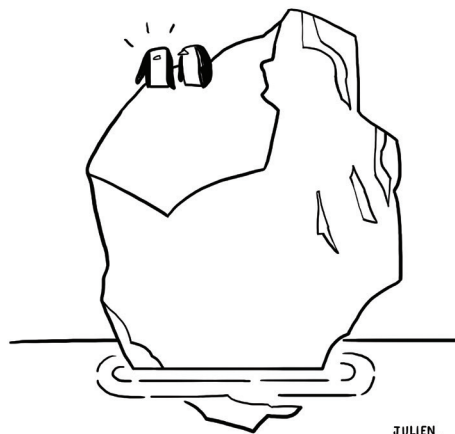
On peut donc chérir un mot comme celui si musical de *farniente*, qui eut d’abord son trait d’union pour en allonger le charme, *far-niente*, sans pratiquer ce qu’il signifie, sa réalité objective, une non-activité programmée. Autant vous le dire, je n’ai jamais été capable de rester là, comme ça, hébété, paresseux,

alanguï, à ne *rien faire*... N’allez pas croire pour autant que je sois l’un de ces *workaholic* qui se vouent à la tâche et s’en félicitent devant les collègues à la pause-café car jamais, pour moi, le travail n’a été, ne sera, ou n’est un boulot; sans être un bourreau de travail, mon affaire c’est, tout simplement, que *j’aime travailler*... j’ai en effet cette fureur, *la smanie del lavoro*...

Ne sachant pas me tourner les pouces, il me faut faire travailler mes six doigts (les index, les majeurs, les annulaires), les entraîner à tourner des pages, à feuilleter à satiété des dictionnaires, à tenir une plume, à écrire dans des cahiers des mots les uns à la suite des autres (comme j’aimais le temps de ma jeunesse où je n’avais jamais été confronté à une Olivetti, une Underwood – Hemingway disait que sa Corona n°3 était le seul psy auquel il se soumettrait), et aujourd’hui, technologie oblige, à les *taper* les mots, sur un clavier, les cogner sans méchanceté et toujours avec mes doigts mais d’une autre manière, six bouts de doigts qui pianotent (là du Satie, là du Prokofiev) mais sans ce mouvement de la main

qui jadis nous faisait suivre, comme on s’engage dans des sentiers en forêt (odorants d’encre, olfactions de papier), le tracé aléatoire, exploratoire et parfois inspiré, souvent digressif, de la plume que l’on tient ferme entre le pouce et l’index en se concentrant sur l’idée, la phrase, le mot, l’image, la métaphore, creusant nos traces de littérateur depuis l’ancien usage de la plume d’oie par Diderot jusqu’aux crayons et stylos en tous genres, les uns venus de la craie, les autres du poil, le crayon sec, le crayon gomme, les billes, les feutres ou au début du siècle dernier les fines pointes noires aux encres fortes comme celles des calligrammes d’Apollinaire et celles des phrases sur-élaborées de Proust, excusez-moi du peu...

Parmi mes relectures et mes lectures de l’été 2018, qui furent nombreuses et costaudes, Goldoni, Gontcharov, Melville, Flaubert et, seul contemporain convié, l’intellectuel de gauche Hans Magnus Enzensberger qui se dépatouille de son passé dans *Tumulte* (Gallimard, 2018, coll. Du monde entier, 285 p.), un brouhaha politique et amoureux perçu à *rebours* et sans fascination



– Et encore, tu n’as rien vu. Imagine ce qu’il y a en dessous !

IVAN GONTCHAROV

**OBLMOV ET  
LA FRÉGATE PALLAS**

TRADUCTION  
D'OBLMOV PAR LUBA  
JURGENSON, COLL.  
BOUQUINS, ROBERT  
LAFFONT, 2016, 1326 P.

HERMAN MELVILLE

**BARTLEBY**  
TRADUCTION DE MICHELLE  
CAUSSE, GARNIER-  
FLAMMARION, 2012, 208 P.

(plus réfractaire aux idéologies, tu meurs) dans la relecture qu'il a menée, dans des cartons conservés à la cave, de ses papiers d'analyste globe-trotter demeurant sur un quant-à-soi face au monde, son demi-siècle, les années soixante communistes et libertaires et les soixante-dix terroristes, entre l'ennuyé Khrouchtchev et l'agité Sartre, entre Vietnam et Vilar, entre les couples Aragon-Triolet et Baader-Meinhof, entre Cuba et le Chili d'Allende.

Insidieusement, cette *séduction du farniente* venue du mot et de l'univers méditerranéen de Goldoni, quoiqu'invisible à mes yeux d'homme de plume nord-américain, forma tout de même la toile de fond illusoire de mon cabinet littéraire estival 2018, une *séduction* semblable à celle qu'exerce la mer chez qui sait qu'il ne s'embarquera jamais, n'ira pas humer l'air du large, ne sera ni Rimbaud ni Conrad, ne chassera pas le cachalot une jambe en moins sur le *Pequod*, et qu'au contraire il ne quittera pas ce socle que représente sa table de *travail* (le soubassement du méditatif ou le piédestal du guetteur) et n'ira jamais en villégiature goldonienne se ruiner en frais de table, de tailleurs et de jeux pour s'imaginer qu'une rencontre de hasard pourrait être le fait d'un rendez-vous...

Ce *farniente* venu de l'Italie des plaisirs, séduisant à l'oreille mais relevant d'un état auquel je ne saurais m'asservir, j'en ai retrouvé, en lisant Ivan Gontcharov, la version russe et pas rose pour un kopeck. Donc rassurante à mes yeux de vieux travailleur maniaque. Longtemps, j'ai voulu lire *Oblomov*, le

réputé chef-d'œuvre de cet écrivain quasi oublié de nos jours mais qui, sa vie durant (1812-1891), fut jaloué par rien moins que son cadet Dostoïevski (né, lui, en 1821) qui trouvait que le lectorat russe n'en avait que pour ce fonctionnaire, commis d'État au service du négoce et de la censure, qui s'était permis de se faire romancier et de surcroît à succès. Car *Oblomov*, paru en 1858, fracassa des records de vente à Saint-Petersbourg puis dans toute la Russie et l'Europe sans inquiéter les régimes de Nicolas 1<sup>er</sup> et de son fils Alexandre II qui (sans doute après l'avoir lu et bien ri) fermèrent l'œil sur cet apolitique olibrius nommé Oblomov... pour concentrer leurs forces de répression sur les autrement dangereux écrivains socialistes qu'étaient Pouchkine, Lermontov, Dostoïevski, entre autres...

Ce rond-de-cuir pétersbourgeois de Gontcharov, dans ses temps libres, avait eu la brillante idée (et le talent flagrant, ce que reconnaissait Dostoïevski) d'offrir à ses contemporains un personnage qui allait devenir mythique dès son apparition sur papier, un propriétaire terrien d'une paresse telle qu'elle confine à la pathologie. Le dénommé Oblomov, privé de prénom comme une star, était devenu célèbre sur les fonts baptismaux de la littérature. En lui-même, cossard à l'os, ce personnage d'Oblomov devenait le révélateur d'une réputation qui était déjà là en creux, non dite, une particularité russe on va dire, qu'il allait approfondir, celle de la flemmardise absolue qui serait propre à ce peuple slave, et ce, avec autant de justesse et de piquant que Molière avait pu, deux siècles plus tôt, créer l'avare avec un grand A, Harpagon, et le séducteur avec un grand S, Don Juan. Et comme Flaubert qui venait tout juste de créer en 1857, avec *Madame Bovary*, l'épouse avec un grand É, prisonnière en province d'un mari par trop normal et bon, et qui va lentement s'étioler entre l'adultère, les dépenses folles, le désespoir et l'arsenic.

Il est drôle de constater que, en deux années se suivant au calendrier littéraire, soient apparus, à Saint-Petersbourg

et à Paris, ce que l'on appellera l'oblomovisme et le bovarysme... deux expressions consacrées pour dire la paresse intrinsèque de l'homme et l'ennui existentiel de la femme. Des ingrédients qu'allaient mélanger, à leurs manières, les continuateurs littéraires de Gontcharov et de Flaubert, entre autres un Tchekhov qui fera de l'ennui la matière de son subtil art théâtral et un Beckett qui poussera la paresse vers l'attente vaine et maintenue vaille que vaille d'on ne sait qui, on ne sait quoi, puis allant sans retenue jouer la fin de partie, montrant la misère de l'homme égaré dans le noir, allongé sur le dos dans une chambre vidée de tout nécessaire...

Beckett, *by the way*, signalait allègrement « Oblomov » au bas des lettres qu'il faisait parvenir à Peggy Guggenheim, le mécène américain, puisque c'est elle qui lui avait fait connaître l'existence de Gontcharov, cet endurci célibataire pétersbourgeois, et qui lui avait fait lire *Oblomov*, son chef-d'œuvre.

Dans un appartement de la rue des Pois, Oblomov dort très longtemps, il dîne très tard, il boit, il rêve de plaisirs imprécis, il jongle parfois au plus bas, rumine des riens, il reçoit en ne quittant jamais son confortable déshabillé; c'est tout de même un propriétaire terrien qui possède deux cents âmes en province (et non pas des *âmes mortes* comme chez Gogol), un élevage, des forêts, du petit personnel; c'est, selon le terme respectueux que l'on donnait alors en Russie à des gens jugés supérieurs, un *barine*, le barine Oblomov qui, pourtant, se désintéresse complètement de ses affaires, se ruine de jour en jour en recevant des amis cupides qui s'invitent à sa table pour des fricassées et des soufflés que cuisine sa logeuse, une femme aux chairs généreuses qu'il finira par épouser puisqu'Oblomov est, autant qu'il l'est au travail, inapte à l'amour, cet *amour* qui est un *engagement* et donc à ses yeux *de l'ouvrage*. Sa logeuse est accommodante (il a de la chance), elle le bichonne... encourage sa débauche d'indolent, accepte sans mot dire son

inconduite sociale, assumant sa décision irrévocable de ne rien faire.

Il ne faut pas être paresseux pour traverser un tel livre qu'*Oblomov* qui fait dans les six cents pages et qui n'est après tout que l'histoire d'une fainéantise. On comprend l'ombrageux et pénétré Dostoïevski d'avoir ragé envers ce gratte-papier salarié par le régime policier qui, disait-il dans une lettre à sa femme, « avait une âme de fonctionnaire, sans une idée, avec des yeux de merlan frit, et que Dieu, comme pour rire, a doué d'un brillant talent ».

À la paresse, à l'ennui, Melville allait ajouter, avec cet effacé scribe, le personnage-mythe de l'apathie, de l'inertie, du mutisme.

Le fait est que ce très réussi *Oblomov*, lu par chance assez tard dans ma vie et non au temps de ma jeunesse influençable, m'aurait peut-être, jadis, donné des idées pour me calmer le Rastignac, pour ralentir le rythme puis au fil des ans allonger les siestes, adopter la *politique du farniente* pas seulement pour la beauté musicale du mot mais pour sa réalité qui serait de pouvoir aimer ne rien faire qui vaille, d'entrer en résistance passive, de savourer des radis noirs et d'oser dire à mes patrons successifs me réclamant de la copie, comme le fait le scribe Bartleby dans la nouvelle de Melville : *I would prefer not to...* je préférerais ne pas, j'aimerais mieux pas !

Réplique célèbre et si peu habituelle (préférer ne pas, aimer mieux pas) que les lecteurs, les traducteurs et les exécutés font sauter depuis longtemps, encore et toujours, comme des cogitos qu'on retourne sur le gril pour en faire ressortir le jus...

Bartleby, comme Lucky tenu en laisse chez Beckett, comme le Survenant de madame Guèvremont dont le mantra était *Nevermind* (qui veut dire *peu importe* ou en verlan *laisse béton*), est un personnage surgi de nulle part, sans passé connu ni papiers. Un employé engagé sans références, un être blême, maigre, taiseux, aux yeux gris, qu'imagina Herman Melville en écrivant, à l'inverse complet de son gigantesque *Moby Dick*, l'une des plus simples et étranges nouvelles de l'histoire de la littérature américaine, décrivant un personnage qui hante le lecteur plus qu'il ne le séduit ou l'horrifie. *Bartleby le scribe*, sous-titré « Une histoire de Wall Street », parut dans une édition du *Putnam's Monthly Magazine* en 1853. Quatre ans avant la *Bovary* de Flaubert et cinq ans avant l'*Oblomov* de Gontcharov. Nous demeurons dans cette décennie du milieu du dix-neuvième siècle russe, français, américain. À la paresse, à l'ennui, Melville allait ajouter, avec *cet effacé scribe*, le personnage-mythe de l'apathie, de l'inertie, du mutisme. Un individu (considéré comme une silhouette) dont on ne saura rien de la vie sinon qu'il préférerait ne pas... qu'il aimerait mieux pas... lorsque son patron lui demande d'en rajouter un peu à son strict travail prévu de copiste dans un bureau de huissier de Wall Street. Une autre de ces figures littéraires dont le but ou le rêve est de ne rien faire. Un *farniente* spectral et sans soleil dans son cas à lui, ce Bartleby de New York.

Il y a dans ce Melville bureaucratique de *Bartleby*, contrairement au Melville océanique du capitaine Achab, *une excentricité du banal* qui, dans la littérature qui va suivre (la littérature avance toujours, de génie en génie), nous mènera à Franz Kafka, le Pragois dont la vie quotidienne se passera dans la paperasse, scribe dans une compagnie d'assurances, et dont l'œuvre écrite la nuit nous donnera des personnages aussi *étranges* et *excentriques* que ce Bartleby, figures hiératiques, toutes condamnées à mourir misérablement, Grégoire Samsa métamorphosé en cloporte et réfugié sous son lit pour

éviter les attaques de sa famille, pourriture dont on jettera les restes avec les balayures, ou ce *Champion du jeûne* dont un patron de cirque ne veut plus continuer de faire une attraction au-delà d'une certaine limite et qui mourra sous sa paille dans une cage écartée des regards...

Bartleby, par sa résistance passive (il ne quitte pas sa table d'écriture derrière un paravent vert), par son comportement incompréhensible (il refuse de faire équipe avec ses collègues, il renoncera à copier mais s'incrusterait tout de même dans le bureau, ne s'alimentera plus qu'avec des biscuits au gingembre), et malgré un bonhomme de patron aussi inquiet qu'indulgent devant un tel phénomène (Michael Lonsdale jouait ce patron débonnaire dans un film qu'en tira le comédien Maurice Ronet en 1978), n'aura plus comme seul horizon (sa métamorphose, son écartement) que la mort solitaire en prison puisqu'il dérange trop l'ordre des choses, qu'il renverse et réduit le pouvoir à une incapacité de s'exercer, du moins sur lui qui refuse même son renvoi. Après le minutieux Kafka, le marxiste Bertolt Brecht ne sera pas loin de ce Bartleby lorsqu'il écrira ses grandes pièces didactiques et à effet distancié, comme *Homme pour homme* et *La bonne âme du Se-Tchouan*.

L'été 2018 était pour moi peuplé d'âmes de toutes sortes, naïves, flâneuses, insatisfaites, crânes, toutes animées par ces écrivains, comme Goldoni, Gontcharov, Flaubert et Melville, qui ont vocation de fouiller dans les marécages humains trop humains où se trouvent enlisés et enivrants les sentiments les moins édifiants et les plus *scandaleux*. Ainsi va la littérature, au bout d'elle-même, c'est-à-dire frappant droit au cœur des lecteurs qui n'ont pas froid aux yeux et qui, sans elle, ne pourraient pas vraiment se contenter de ce *farniente* séduisant et maudit que même Goldoni, dans sa légèreté, savait voué à ne masquer que les malheurs du monde. (L)